

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Fragile humanité

Pierre Vadeboncoeur, *L'humanité improvisée*, Montréal, Bellarmin, coll. « L'essentiel », 2000, 190 p.

Pierre Bertrand, *Éloge de la fragilité*, Montréal, Liber, 2000, 210 p.

Robert Baillie

Number 101, Spring 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37767ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Baillie, R. (2001). Review of [Fragile humanité / Pierre Vadeboncoeur, *L'humanité improvisée*, Montréal, Bellarmin, coll. « L'essentiel », 2000, 190 p. / Pierre Bertrand, *Éloge de la fragilité*, Montréal, Liber, 2000, 210 p.] *Lettres québécoises*, (101), 52–53.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

ESSAI
Robert Baillie

Fragile humanité

*Compassion ou colère, quelle forme prendra la résistance
de l'écrivain dans nos sociétés égalitaristes ?*

AUX PRISES AVEC LE ROULEAU COMPRESSEUR de la nouvelle économie, l'écrivain se sait condamné à l'indifférence des médias, au fulgurant mépris des marchés, à l'inexistence citoyenne, à l'anonymat, à l'autisme généralisés. Il envisage avec lucidité l'inéluctable disparition de ses traces. Son entreprise est vaine. Mais il travaille comme si l'émergence créatrice allait un jour triompher de la vulgarité égalisatrice. Un saint. Un utopiste. Un fou à lier. Dans leurs essais respectifs, Pierre Vadeboncoeur (*L'humanité improvisée*) et Pierre Bertrand (*Éloge de la fragilité*) prennent position quant à l'absurde condition des créateurs qui font œuvre littéraire authentique. L'un explose de colère, l'autre risque la compassion. À chacun sa forme de résistance.

L'humanité inachevée

Afin d'accéder avec justice aux propos de Pierre Vadeboncoeur dans son dernier essai, j'ai d'abord dû faire abstraction de l'expression « post-modernité ». Vadeboncoeur dénonce l'évolution de la société actuelle en utilisant un terme qui m'apparaît non approprié. Heureux d'ailleurs qu'il n'apparaisse pas dans le titre de l'ouvrage. *L'humanité improvisée* s'insurge contre l'inculture qui prévaut dans nos sociétés obnubilées par les valeurs du capital. L'obsession de l'efficacité et de la rentabilité économiques du moindre geste comme de toute pensée aboutit à la conception de monstres dont la vulgarité menace l'équilibre de l'individu et des institutions qui l'encadrent.

Pierre Vadeboncoeur reconnaît dans des attitudes autrement opposées, de gauche ou de droite, l'effet d'une résistance commune des esprits les plus éveillés. Ainsi se côtoient les références aux Chamberland et Larose. La vulgarité prend figure de réduction, d'occultation, de corruption triomphantes. Je ne cesse de lire dans l'immédiat l'effet ponctuel de la dégradation déplorée par

Vadeboncoeur dans le cours de sa démonstration.

Comment ne pas être d'accord avec ses prémices ?

Il dénonce la médiatisation impérialiste par laquelle se trouvent banalisées l'atrocité, la catastrophe. L'information circule « comme la multiplication indéfinie et sans ordonnance de pensers » (pourquoi cette forme désuète ?...) « sans gravité » (p. 27). Autoritaire et intolérant, le système entretient la démagogie du « sans souci ». « Les médias sont devenus, par leur puissance, de souverains moyens d'occupation de l'esprit humain. Ils ont développé deux choses de manière hypertrophique, deux cancers : la publicité et l'information. » (p. 43) Des résonateurs accumulent en les amplifiant les rumeurs qui s'annulent, se mêlent aux réalités, pour constituer un rien idéal, l'objet quotidien de la consommation. « La marque de ce temps est peut-être le règne indiscuté de l'opinion. » (p. 152) Je pense ça, donc ça est.

L'instant fugace avalant tout, même « l'art se transforme en événements instantanés et successifs... Il passe comme n'importe quoi dans le flot des

instants qui se succèdent » (p. 82). Le défaut de conscience, de culture et de mémoire engendre la dissolution de l'acte même de penser. « Il est une chose que notre temps ne fait plus, évite de faire : c'est de se recueillir. Rentrer en soi-même, y chercher l'être, viser à vivre selon lui. » (p. 56) La licence devient une habitude pernicieuse et la liberté s'en trouve dénaturée. « La liberté a été détournée de la liberté. » (p. 62) L'anarchie s'érige en simulacre de liberté et nous ne percevons plus la bassesse du monde qui nous rend esclaves de ses leurre.

Le temps présent est désœuvré. Une certaine absence de pensée tient à distance tout parti. Un certain vide étend le vide par en avant, d'autant que par derrière [pourquoi cette forme ?...] il n'y a selon cet esprit que désuétude. (p. 156)

Les valeurs repères que recelait le monde intérieur ont disparu et nulle méditation n'est dès lors possible, puisque tout égale tout dans le néant mercantile de l'offre et de la demande. Que faire devant cette apocalypse ? « On en est réduit à lancer des mots par-dessus l'inintelligence commune. La société, faute de culture, c'est-à-dire de mémoire, ne les reçoit pas. » (p. 78) Hélas !

Le livre s'est ouvert avec un hommage rendu au poète disparu, à l'ami Gaston Miron. « Le poète est un profond témoin. » (p. 9) Mais il est mort et semble avoir emporté avec lui les valeurs qui nourrissaient la liberté, la lutte, la résistance. « Pour entrer dans l'art, y séjourner, il faut le faire selon un esprit largement disparu. » (p. 82) Où recouvrer la dignité perdue ? « Toute dignité a besoin de la culture et de la plus haute. » (p. 140) Une posture de retrait s'impose. « Je m'en retire pour cause d'incompatibilité. » (p. 76) Ce mouvement commande l'essentiel recueillement par quoi l'œuvre naîtra. Seule arme, « on découvre que c'est le Livre, la parole, la justice, la valeur, l'esprit, les figures. Il faut savoir cela » (p. 187). Et l'essai de Pierre Vadeboncoeur se termine avec ces mots.

Au fait, mis à part ces derniers mots, pourquoi cette juste colère n'emploie-t-elle pas sa véhémence à se faire mobilisatrice ? « L'époque présente me provoque, me blesse, en tant qu'individu. » (p. 96) Oui, mais encore, comment en vient-on à se croire à ce point isolé dans une résistance pourtant partagée par d'autres acteurs pas nécessairement « postmodernes » ? « Le postmodernisme ? Un système incommensurable qui soudain n'est plus rien du tout. » (p. 186) Dans ces conditions, pourquoi ne pas en appeler à l'humanité inachevée ?

Éloge de la fraternité

Autant le dire d'entrée de jeu, j'aime beaucoup les derniers livres de Pierre Bertrand. Sa façon douce de contrer la morosité ambiante aide à entrevoir des issues. Avec *Éloge de la fragilité*, un mouvement de compassion entraîne la pensée vers la réconciliation tant souhaitée depuis le lien rompu aux origines de la vie. « L'histoire de l'homme est celle d'une séparation et d'une tentative pour combler celle-ci. » (p. 7) L'énigme du monde trouve à se verbaliser à partir du vide ainsi perçu.

Il ne faut pas craindre le vide, il faut l'appréhender comme un lieu propice à la découverte de soi, de son identité. À partir du vide on peut créer, se créer. À l'inverse, ce serait même « par manque de vide, de silence, de



solitude, d'oisiveté que l'on se suicide, tentant de la sorte d'incarner le vide dans un néant compact » (p. 24). La fragilité des êtres s'en trouve valorisée. Elle me rend disponible et la voie qui s'ouvre vers l'autre est celle de l'amour. « Si nous aimons la force qui nous habite et nous porte en avant, nous devons aimer également la faiblesse qui elle aussi nous soutient à sa façon. » (p. 141)

Celui qui triche en cachant sa faiblesse est un faussaire. « Il est impossible de passer pour ce que l'on est, car personne ne sait ce que l'on est, y compris soi-même. » (p. 32) Cette ignorance fait partie des nécessaires conditions de découverte de soi et des autres. Ce qui nous semble trop connu devient objet de consommation, c'est-à-dire denrée vite périmée, jetable après usage. « Il faut porter plusieurs masques pour se confectionner un visage, se chercher pour se trouver, imiter avant de créer. On ne peut d'emblée être qui on est, il faut le devenir. » (p. 74)

L'identité retrouvée n'est jamais acquise, puisque tributaire d'un processus dynamique. L'art de vivre consiste en cette évolution, en cette maturation de soi. Prendre conscience de soi exige un changement constant de son être à partir du manque lui-même réitéré. « Le seul fait que l'homme saisisse sa place dans l'univers est en soi-même un changement majeur par lequel beaucoup d'anciens problèmes se trouvent court-circuités. L'homme en acquiert même une espèce de sagesse. » (p. 136) L'instant vivant est notre seul territoire, « le présent est notre seul salut » (p. 147).

L'éloge de la joie accompagne toute recherche. « L'homme joyeux est plus vivant que l'homme triste. » (p. 138) La joie n'est pas aveugle, elle repose sur le même vide, la même lucidité, la même humilité. « L'art de vivre est naturellement humble. Car il consiste, pour l'essentiel en une sorte

de retrait du bruit et de la fureur du monde. » (p. 106) Ce retrait exige la connaissance préalable du monde, son expérience. L'éloge de la fragilité est le contraire de l'éloge de l'ignorance. Pour changer le monde, il faut changer de monde, se changer soi-même, se risquer.

Le plus beau risque proposé par le texte de Pierre Bertrand, c'est l'œuvre elle-même. L'engagement fondamental consiste à oser dans la voie de l'innovation. L'écriture est là. Il faut dire autre chose. « Dans l'écriture, nous perdons nos garde-fous, nous sortons des habitudes qui nous sécurisent, nous ôtons nos masques, nous devenons nus comme à la naissance ou à la mort. » (p. 64)

En partant de soi, parler de l'univers, voilà le défi singulier de l'écrivain. Par manque de parole, il écrit, son manque engendre de la vie. La création dans l'instant est la seule possible, la seule souhaitable. Il faut accepter de perdre le contrôle, il faut savoir s'abandonner à la confiance. La foi en l'autre implique un amour fraternel, une fraternité. Il n'y aura de réconciliation que dans l'union des efforts consentis, il n'y aura de solution que dans l'acceptation des fragiles liens qui m'unissent à l'humanité inachevée.



Pierre Bertrand

XYZ. La revue de la nouvelle



Thème
du numéro 64 :
**Lauréats
du concours
de nouvelles XYZ**



Recevez en prime

**Cet imperceptible mouvement
de Aude**
(valeur 14 \$) avec un abonnement
d'un an à XYZ. La revue de la nouvelle

1 AN / 4 NUMÉROS (T.T.C.)	2 ANS / 8 NUMÉROS (T.T.C.)	3 ANS / 12 NUMÉROS (T.T.C.)
Individu	Individu	Individu
Canada 20 \$	Canada 35 \$	Canada 50 \$
Étranger 25 \$	Étranger 45 \$	Étranger 70 \$
Institution	Institution	Institution
Canada 25 \$	Canada 45 \$	Canada 70 \$
Étranger 30 \$	Étranger 55 \$	Étranger 80 \$

NOM : _____
 ADRESSE : _____
 VILLE : _____
 CODE POSTAL : _____ TÉL. : _____
 CI-JOINT : ☐ CHÈQUE ☐ ☐
 NO : _____ EXP. : _____ / _____
 SIGNATURE : _____ DATE : _____

65

RETOURNER À : XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1

Téléphone : (514) 525.21.70 • Télécopieur : (514) 525.75.37 • Courriel : xyzed@mink.net